

# VIRGILE



## Œuvres Complètes

---

Arvensa Editions

# ARVENSA ÉDITIONS

*N°1 des éditions numériques des oeuvres classiques en langue française*



Retrouvez toutes nos publications, actualités et offres privilégiées sur notre site Internet

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

© Tous droits réservés Arvensa® Editions

## NOTE DE L'ÉDITEUR

L'objectif des éditions Arvensa est de vous faire connaître les oeuvres des grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse. Nos titres sont ainsi relus, corrigés et mis en forme spécifiquement.

Cependant, si malgré tout le soin que nous avons apporté à cette édition, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

[servicequalite@arvensa.com](mailto:servicequalite@arvensa.com)

Pour toutes autres demandes, contactez :

[editions@arvensa.com](mailto:editions@arvensa.com)

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Si vous souhaitez être informé de nos actualités et des mises à jour de cette édition, nous vous invitons à vous inscrire sur le site :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

**Arvensa Editions**

# LISTE DES TITRES



AVERTISSEMENT : Vous êtes en train de parcourir un extrait de cette édition. Seuls les premiers liens de cette liste des titres sont donc fonctionnels.

[ARVENSA ÉDITIONS](#)  
[NOTE DE L'ÉDITEUR](#)

---

## → ŒUVRES

[INTRODUCTION AUX OEUVRES DE VIRGILE](#)  
[LES BUCOLIQUES](#)  
[LES GÉORGIQUES](#)  
[L'ÉNÉIDE](#)

---

## → ANNEXES

[QUELQUES RECHERCHES SUR LE TOMBEAU DE VIRGILE AU M PAUSILIPE](#)  
[BIOGRAPHIE](#)

---



**Virgile: Oeuvres complètes**  
(Nouvelle édition augmentée)

Acheter l'intégralité du livre :





# INTRODUCTION AUX OEUVRES DE VIRGILE

---

J-B Lechatellier  
(1905)

ANNEXES

---

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

[servicequalite@arvensa.com](mailto:servicequalite@arvensa.com)

Ou rendez-vous sur :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

## Présentation

---

Le texte qui suit est extrait de l'introduction du livre VIRGILE par J-l Lechatellier, professeur à l'Université Catholique de Paris (éd. V. C. Poussielgue)

1. L'intérêt qui s'attacha dès l'abord aux poèmes de Virgile attira de bonne heure sur sa personne l'attention des contemporains. Par malheur, les renseignements puisés aux sources anciennes par les écrivains de l'époque impériale, qui avaient encore entre les mains les ouvrages de C. Melissus ou d'Asconius Pedianus, nous sont parvenus mélangés de fables puérides dont quelques-unes, peut-être, avaient déjà cours à l'époque de Quintilien (cf. *Inst. Or.*, I, 8, 19). La vie de Virgile attribuée à Donat, et qui remonte pour le fond à Suétone, n'est pas exempte de ces altérations. Celle qui se lit en tête du commentaire de Servius, celles surtout qu'on a extraites des scolies dont sont chargés certains manuscrits du Moyen-Âge, semblent plus justement suspectes encore, et doivent être contrôlées à l'aide de la courte notice tirée du commentaire attribué à Probus, et des trop rares indications fournies par saint Jérôme dans ses *Additions à la Chronique d'Eusèbe*<sup>[1]</sup>.

2. Virgile (Publius Vergilius<sup>[2]</sup> Maro) naquit sur le territoire de Mantoue, au village d'Andes, que quelques éditeurs identifient avec la bourgade moderne de Piétola, le 15 octobre de l'an 70 av. Jésus-Christ (684 de Rome), sept ans avant le consulat de Cicéron sous lequel devait naître l'homme qui fut l'empereur Auguste, et plus d'un quart de siècle avant la mort du grand orateur (43 av. J.-C). Virgile est, par l'âge, l'aîné de la génération littéraire à laquelle il se rattache : il a cinq ans de plus qu'Horace, onze ans de plus que Tite-Live, vingt-sept ans de plus qu'Ovide. Pas plus que les autres grands écrivains de son époque Virgile n'est Romain de naissance ; même la Gaule Cisalpine où il vit le jour, et qui avait déjà donné à la littérature latine des écrivains comme Catulle et Cornélius Népos, n'appartenait pas encore officiellement à l'Italie ; le rattachement de cette province, commencé sous la dictature de Jules César, ne fut définitif qu'à l'époque du second triumvirat.

3. Virgile était, comme Horace, d'origine assez humble. Son père, dont les uns font un potier, les autres un laboureur, joignait peut-être à la culture d'un petit domaine une modeste industrie. C'est par le mariage de cet homme actif et estimé que l'aisance entra dans la maison où allait



naître notre poète. L'aïeul maternel de Virgile s'appelait Maius ou Magius, et sa mère Maia ou Magia Polla; c'est sans doute dans ces noms qu'il faut chercher l'origine première de quelques-unes des fables qui eurent cours au Moyen-Âge sur la vie du poète. Magia Polla eut, nous dit-on, outre Virgile, trois autres fils dont deux moururent avant leur mère, l'un Silon encore enfant, l'autre Flaccus au sortir de l'adolescence; le troisième Valérius Proculus, qui n'était pas du même lit, survécut à Virgile et fut son principal héritier.

4. C'est à Mantoue et dans la propriété d'Andes que s'écoula l'enfance de Virgile. Mais Mantoue n'était qu'une ville de médiocre importance (cf. Martial, XIV, 195), et n'offrait sans doute que peu de ressources pour les études. Le jeune Virgile fut conduit à Crémone, où il resta jusqu'à l'âge de seize ans environ, c'est-à-dire jusqu'au moment où il prit la robe virile. Cette cérémonie, si importante dans la vie d'un Romain, eut lieu pour lui, si nous en croyons Donat, le jour même où mourait Lucrèce; mais peut-être ne faut-il voir dans ce prétendu renseignement qu'un rapprochement artificiel et allégorique destiné à montrer les deux grands poètes se transmettant, pour ainsi dire, le flambeau du génie. Après un séjour d'assez courte durée à Milan, Virgile se rendit à Rome<sup>[3]</sup>, où il suivit (53 av. J.-C.) les leçons du rhéteur Épidius, qui avait été, nous dit-on, le maître de Marc-Antoine, et qui devait être celui d'Octave. C'est peut-être aux années de ce séjour à Rome, ou même à une époque plus ancienne, que remontent les premiers essais poétiques de Virgile. Il avait composé, semble-t-il, dès l'âge de seize ans un poème intitulé *Culex* (le Moucheron), différent sans doute de celui qui nous est parvenu sous ce nom; quelques-unes des quatorze pièces contenues dans le recueil auquel une confusion ancienne (cf. Ausone, *Id.*, 12; *Gramm.*, 5) a fait donner le nom, qui n'est pas plus grec que latin, de *Catalecta*<sup>[4]</sup>, et où tout, d'ailleurs, n'est certainement pas de Virgile, peuvent appartenir à cette période. Au sortir de l'école des rhéteurs, Virgile, qui ne resta étranger à aucune des connaissances de son époque, fréquenta les maîtres de philosophie; il suivit en particulier les leçons de l'épicurien Siron (Zeïraun) dont Cicéron parle dans le *de Finibus* (II, 35) écrit un peu plus tard. La septième pièce du recueil que nous venons de citer témoignerait, si elle était bien de Virgile, de l'ardeur avec laquelle il se sépara des grammairiens et des rhéteurs pour

se livrer à la philosophie [5]. Il faut noter d'ailleurs que, pour les jeunes Romains, l'étude d'une doctrine philosophique n'entraînait point l'adhésion au système ; souvent ils s'attachaient successivement à divers maîtres sous lesquels ils apprenaient à connaître les différentes écoles. Il est vraisemblable que notre poète, sans se faire ni dans ses études ni dans sa vie l'adepte d'une doctrine particulière, se contenta, selon les circonstances, de prendre aux divers systèmes les idées qui cadraient le mieux avec le sujet qu'il traitait; les passages de ses œuvres où il aborde la philosophie (*Bucol.*, VI, 31-40; *Aen.*, VI, 724-751, etc.) témoignent de cette indépendance d'esprit qui lui permet d'emprunter, selon le cas, à telle ou telle école sans se lier à aucune.

5. Virgile, après avoir parcouru le cercle entier des études d'alors, songea peut-être un moment à se tourner vers la carrière oratoire qui était l'ambition de tous les jeunes Romains; mais son amour de la retraite, ses allures timides et assez gauches le rendaient peu propre au barreau ; Sénèque le Rhéteur nous apprend qu'il ne plaida qu'une fois, et sans succès. La guerre d'ailleurs allait éclater entre César et Pompée (49 av. Jésus-Christ) ; et la perte des libertés publiques devait enlever bientôt, même à l'éloquence judiciaire, tout ce qui en faisait l'intérêt. Virgile rentra dans son pays d'origine; et c'est là que nous le retrouvons vers l'an 42, à l'époque où il commença la composition des *Bucoliques*, et où s'ouvrirent pour lui les jours les plus agités de sa vie.

6. Virgile, que son origine et son éducation première portaient volontiers vers la poésie pastorale, semble avoir été encouragé dans ses goûts par Asinius Pollion, qui commandait (43-41 av. J.-C.) dans la Gaule Cisalpine pour le compte d'Antoine, et dont notre poète a reconnu la protection et la bienveillance en inscrivant son nom avec éloge et reconnaissance dans maints passages des *Bucoliques*. Le meurtre de César (44 av. J.-C.) et la guerre de Modène qui s'ensuivit n'avaient pas trop violemment fait sentir leur contrecoup à Mantoue : les plus anciennes églogues (II, III, V) reflètent encore ce calme de la vie qu'allaient bientôt troubler de nouveaux événements. Après la victoire de Philippi (42 av. J.-C.), Octave, à qui revenait l'administration de la Cisalpine désormais rattachée à l'Italie, fut chargé d'assigner des terres aux vétérans. Le domaine public n'y suffisant pas, le territoire de vingt-six cités fut livré aux

légions; Crémone, qui avait pris parti pour les meurtriers de César, fut au nombre des villes dépouillées. Mais les colons à qui on avait adjugé ce territoire ne s'en contentèrent pas, et envahirent celui de Mantoue.

7. Le détail des vexations qu'eut alors à subir et des dangers que courut notre poète n'est pas exactement connu, malgré les allusions de la I<sup>ère</sup> et de la IX<sup>e</sup> églogue. Certains érudits, comme M. Sonntag, qui placent la composition de la IX<sup>e</sup> églogue avant celle de la I<sup>ère</sup> supposent qu'après une seule spoliation, Virgile fut simplement rétabli dans son domaine. L'opinion traditionnelle, qui reste de beaucoup la plus vraisemblable, le fait passer par un plus grand nombre de péripéties. Quand les vétérans, à l'étroit sur les terres de Crémone (cf. *Bucol.*, IX, 28), envahirent celles de Mantoue, le domaine de Virgile, dont le père vivait peut-être encore (cf. *Catal.* X, 5), fut adjugé à un centurion du nom d'Arrius. Virgile se rendit à Rome, sans doute sur les conseils et avec la recommandation de Pollion ; il vit Octave, et obtint d'être maintenu dans la possession de ses biens. L'*Eglogue* I fut composée alors par le poète pour remercier le « divin bienfaiteur qui lui avait fait ces loisirs ».

8. Mais cette heureuse quiétude fut bientôt troublée. A la suite d'événements nouveaux, peut-être quand l'éclat de la guerre de Pérouse (41 av. J.-C.) eut une seconde fois séparé Antoine d'Octave, et que la victoire de celui-ci eut obligé Pollion à quitter la Cisalpine, le poète se vit de nouveau menacé dans son patrimoine; lui-même faillit être tué par un centurion que les anciens appellent diversement Clodius ou Miliénus Torox. Les commissaires envoyés par Octave dans la région du Pô, Varus et Cornélius Gallus, furent impuissants à le protéger; Virgile s'enfuit à Rome où il eut une fois de plus recours à Octave. La paix de Brindes (40 av. J.-C), heureusement négociée par Pollion entre Octave et Antoine, aida sans doute au règlement des affaires du poète. Les recommandations dont il était appuyé lui assurèrent une large indemnité; mais il est douteux qu'il soit rentré en possession directe de son domaine. Nous ne le retrouvons plus désormais aux bords du Mincio : sauf aux époques assez rares où il séjourne à Rome, c'est surtout dans le midi de l'Italie, parfois en Sicile, plus souvent en Campanie qu'il habite; Naples en particulier devient pour lui comme une seconde patrie (cf. *Géorg.*, IV, 564).

9. Cependant le succès des *Bucoliques* avait fait à Virgile une place définitive dans le monde lettré d'alors. Les écrivains en renom, comme Varius et Plotius Tucca, les hommes d'État qui se piquaient de littérature, comme Mécène et Messala, le comptaient au nombre de leurs amis. Ce fut Virgile qui, avec Varius, servit à Horace d'introducteur auprès de Mécène (cf. Hor., *Sat.*, 1, 6, 55). La Ve Satire du 1er livre nous montre les deux poètes accompagnant à Brindes Mécène chargé de négocier avec Antoine pour le compte d'Octave. C'est alors que se formèrent entre eux ces liens que le temps devait resserrer encore : « Tout, dit M. Patin, rapprochait Horace et Virgile ; tout dut conspirer à les unir; même détresse, convenance du caractère, conformité du goût et du talent, admiration mutuelle pour ces vers, leur passe-temps autrefois, maintenant leur consolation et leur espoir, ces vers, audacieux enfants de la pauvreté [6] qui, osant s'exposer au grand jour et solliciter pour leurs auteurs, leur concilièrent bientôt les plus illustres personnages, et les firent arriver, entre tant de rivaux surpris et consternés, non seulement à cette honnête aisance dont se fût contentée leur ambition, mais à ce qu'ils n'avaient souhaité ni cherché, au comble de la faveur » (*Éludes sur la poésie latine*, t. I, 1ere partie, ch. XII).

10. La composition des *Bucoliques* semble avoir occupé Virgile jusqu'à l'an 37. Les sept années qui suivirent (37-30) furent consacrées aux *Géorgiques* : Virgile restait fidèle à son amour des champs; et sans doute il cédait à son attrait personnel plus encore qu'aux sollicitations de Mécène, dont on a fait, sur quelques expressions du poète (*Géorg.*, III, 41), l'inspirateur du poème. L'œuvre, sinon la plus grande, au moins la plus achevée parmi celles qu'a produites la poésie latine fut terminée l'année même qui suivit Actium, au moment où Octave, après avoir montré les armes romaines sur le Nil et l'Euphrate, se préparait à rentrer à Rome, « chargé des dépouilles de l'Orient » (cf. *Aen.*, I, 289); et le maître désormais incontesté de l'empire put se faire lire, à son retour, dans sa retraite d'Atella, le poème où sa gloire était déjà consacrée (cf. *Géorg.*, III, 16-33) à côté de celle de Rome et de l'Italie.

11. L'idée de la grandeur de Rome, l'admiration pour l'homme à qui elle était redevable de la paix qui mettait fin pour une longue période à tant de luttes sanglantes, allait inspirer à Virgile son œuvre maîtresse, l'*Énéide*. Jusqu'ici Virgile a été le poète des Muses champêtres et de la grâce aimable

(*molle atque facetum*, Hor., *Sat.*, I, 10,44); dans le chœur des poètes d'alors, c'est son ami Varius qui est le maître de la chanson épique (cf. Hor., *Od.*, I, 6, 2). Virgile pourtant déjà rêvait d'une œuvre plus haute; il voulait donner aux Romains un poème qui répondit à la majesté de leur empire, en même temps qu'il consacrerait aux yeux de l'opinion celle d'Auguste, dont l'amitié habile, en s'attachant les deux grands poètes du temps, Horace et Virgile, avait su faire de leur poésie un de ses instruments de règne. L'idée qu'il avait caressée dès l'époque des *Bucoliques* (cf. *Bucol.*, VI, 3) hantait le poète au moment où il se préparait à publier les *Géorgiques* (cf. *Géorg.*, III, 10-38); il se promettait dès lors d'élever à la gloire de Rome et d'Octave un temple immortel. Mais il n'avait pas encore trouvé, ce semble, la forme définitive qu'il devait donner à l'exécution de ce dessein ; peut-être pensait-il à un de ces poèmes historiques tels qu'en avaient composé Furius, Varron de l'Atax ou Varius lui-même. Le jour où il met décidément la main à l'œuvre, un horizon nouveau s'ouvre devant lui; ce n'est pas un fait isolé de l'histoire ou de la légende qu'il va chanter; dans un plan où la fable s'unira à la réalité, où un art ingénieux rattachera au récit de la mythologie antique les événements de l'histoire, même ceux de l'époque contemporaine, Virgile se propose de faire entrer tout ce qui peut intéresser la gloire de Rome. De même qu'on a fait honneur à Pollion de l'inspiration des *Bucoliques* et attribué à Mécène l'idée première des *Géorgiques*, de même on a dit qu'Auguste avait désigné ou même imposé à Virgile le sujet de l'*Énéide*, sans réfléchir peut-être que le poète seul était vraiment capable de déterminer le cadre dans lequel il pourrait faire entrer la pensée qu'il portait en lui.

12. Virgile avait quarante ans accomplis quand il entreprit d'écrire l'*Énéide*; il y travailla, sans avoir la satisfaction d'y mettre la dernière main, jusqu'à sa mort. Bientôt le bruit se répandit que la poésie épique allait enfin donner à Rome le chef-d'œuvre inutilement espéré jusqu'alors ; et Properce était l'interprète de l'attente commune (II, 34) quand, avant de rappeler les autres poèmes de Virgile, il exaltait à l'avance celui qui devait rattacher à la légende d'Énée (v. 63-64) la gloire d'Actium (v. 61-62), et élever, croyait-on, l'épopée romaine au-dessus de l'*Illiade*<sup>[7]</sup>. L'œuvre, pendant ce temps, avançait lentement au gré de l'écrivain ; et Virgile se reprochait parfois ce qu'il appelait la folle audace de son entreprise<sup>[8]</sup>. Il

put cependant, dès l'an 23 (av. J.-C), lire à Auguste, qui revenait de son long séjour en Espagne (cf. Hor., *Od.*, III, 14), le second, le quatrième et le sixième livre. Octavie, la sœur d'Auguste, qui assistait à la lecture de ce dernier, s'évanouit en entendant l'éloge consacré à la mémoire de son fils Marcellus (*Aen.*, VI, 860-885) ; revenue à elle , nous dit-on, elle fit compter au poète 10,000 sesterces (plus de deux mille francs) pour chacun des vers que comptait ce passage.

13. La vie s'écoulait d'ailleurs, pour le poète, honorée et paisible. La simplicité de ses habitudes, les libéralités de ses amis, tout particulièrement celles d'Auguste (cf. Hor., *Épl.*, II, 1, 247) et des autres membres de la famille impériale, avaient contribué, d'année en année, à l'accroissement de sa fortune, qu'on peut , d'après les indications de Donat , évaluer au moins à deux millions de notre monnaie. Il possédait un domaine aux environs de Nole en Campanie, une maison à Rome sur l'Esquilin, près du parc de Mécène; et la considération qui s'attachait à son talent et à son caractère était bien au-dessus de la fortune dont il leur était redevable.

14. Avant de mettre la dernière main à son œuvre, Virgile voulut visiter la terre classique de la poésie, la Grèce, et ces régions de l'Orient où se déroulait une partie des scènes de l'Énéide. Au cours de ce voyage, il tomba malade, par suite d'une insolation, à Mégare. Il put encore rentrer à Athènes où il rencontra Auguste, qui revenait d'Asie, et se décida à le suivre en Italie. Le mal s'accrut par les fatigues de la traversée, et Virgile mourut à Brindes où il était débarqué (22 sept., 19 av. Jésus-Christ). Il allait entrer dans sa cinquante-deuxième année. Inquiet pour l'avenir d'une œuvre qu'il n'avait pu porter à sa perfection, Virgile, nous disent les anciens, avait, avant d'expirer, demandé à ses amis, Tucca et Varius, de détruire les manuscrits de l'*Énéide*. Tucca et Varius opposèrent à ce désir la volonté d'Auguste ; et Virgile consentit à laisser subsister son poème, en exigeant seulement qu'il fût livré au public, sans addition ni changement, dans l'état inachevé où il le laissait.

15. Les restes de Virgile furent rapportés à Naples, et inhumés près de la route de Pouzzoles. On grava sur sa tombe, dont les voyageurs cherchent l'emplacement sur le Pausilippe, deux vers dont une tradition plus

qu'incertaine le suppose l'auteur :

*Mantua me genuis, Calabri rapuere ; tenet nunc  
Parthenope; cecini pascua, rura, duces.*

Virgile n'avait point été marié. Par testament il légua la moitié de sa fortune à Valérius Proculus, son frère; un quart devait revenir à Auguste; l'autre quart était partagé entre Mécène et les deux exécuteurs testamentaires du poète, Plotius Tucca et Varius<sup>[9]</sup>.

16. Virgile était de haute taille ; il avait les cheveux noirs et le teint brun. Sa santé laissait à désirer; il avait en particulier l'estomac délicat (cf. Hor., *Sat.*, 1, 5,49), et souffrait parfois de la gorge. Son extérieur était simple, ses allures un peu rustiques; et l'on a voulu le retrouver dans le portrait qu'Horace (*Sat.*, 1, 3, 29-34) fait de cet homme qui cache sous un air vulgaire un génie supérieur. On nous dit cependant qu'il lisait ses vers avec beaucoup d'art et savait les faire valoir par un débit plein de vivacité. Ses biographes nous ont transmis quelques détails sur sa manière de composer. L'inspiration du premier jet n'emportait pas chez lui la perfection de la forme ; il dictait le matin un certain nombre de vers qu'il passait le jour à polir, « ajoutant quelquefois, plus souvent effaçant », et se comparant lui-même à l'ourse qui façonne ses petits à force de les lécher. Les témoignages anciens sont d'accord pour reconnaître la douceur et l'aménité de son caractère ; s'il compta quelques ennemis parmi les envieux, il eut pour amis véritables tous les hommes d'un vrai talent, tous les grands personnages du temps, qui lui restèrent jusqu'à la fin sincèrement dévoués<sup>[10]</sup>.



# LES BUCOLIQUES

---

Virgile  
(-37 avt J.C.)

OEUVRES

---

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

[servicequalite@arvensa.com](mailto:servicequalite@arvensa.com)

Ou rendez-vous sur :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)



## Présentation

---

Cette traduction française est pour l'essentiel celle du volume *Lucrèce, Virgile, Valerius Flaccus, Oeuvres complètes*, Paris, 1850 qui fait partie de la Collection des auteurs latins publiés sous la direction de M. Nisard.

Les chiffres placés entre crochets correspondent aux vers du texte original en latin.

## Table des matières

---

- [Eglogue 1](#)
- [Eglogue 2](#)
- [Eglogue 3](#)
- [Eglogue 4](#)
- [Eglogue 5](#)
- [Eglogue 6](#)
- [Eglogue 7](#)
- [Eglogue 8](#)
- [Eglogue 9](#)
- [Eglogue 10](#)



## Eglogue I

---

### Mélibée et Tityre

#### Mélibée

[1] Couché sous le vaste feuillage de ce hêtre, tu essayes, ô Tityre, un air champêtre sur tes légers pipeaux. Et nous, chassés du pays de nos pères, nous quittons les douces campagnes, nous fuyons notre patrie. Toi, Tityre, étendu sous de frais ombrages, [5] tu apprends aux échos de ces bois à redire le nom de la belle Amaryllis.

#### Tityre

O Mélibée, c'est un dieu qui nous a fait ce sort tranquille. Oui, il sera toujours un dieu pour moi ; souvent un tendre agneau de nos bergeries arrosera ses autels de son sang. Tu vois, il laisse errer mes génisses en ces lieux, [10] et il m'a permis de jouer les airs que je voudrais sur mon rustique chalumeau.

#### Mélibée

Je n'envie point ton bonheur : je m'en étonne plutôt, à la vue de ces champs désolés et pleins de trouble. Moi-même, tout faible que je suis, j'emmène à la hâte mes chèvres ; en voici une que j'ai peine à traîner. Là, entre d'épais coudriers, elle vient, mère plaintive, de mettre bas deux chevreaux, [15] l'espérance de mon troupeau, hélas ! qu'elle a laissés sur une roche nue.

Je me souviens (mais mon esprit était aveuglé) que ce malheur m'a été plus d'une fois prédit : des chênes ont été frappés de la foudre devant moi ; souvent du creux d'une yeuse une corneille criant à ma gauche me l'avait annoncé : Mais dis-moi, ô Tityre, dis-moi quel est ce dieu ?

#### Tityre

Cette ville qu'on appelle Rome, ô Mélibée, [20] n'étais-je pas assez simple pour me la figurer semblable à celle de nos contrées, où nos bergers ont coutume de mener leurs tendres agneaux ? Ainsi je voyais ressembler à

leurs pères les chiens qui viennent de naître, les chevreaux à leurs mères ; ainsi je comparais les petits objets aux grands. Mais Rome élève autant sa tête au-dessus des autres villes, [25] que les cyprès surpassent les vignes flexibles.

### **Mélibée**

Et quel motif si grand t'a donné l'envie de voir Rome ?

### **Tityre**

La liberté, qui, bien que tardive, m'a regardé dans mon oisif esclavage, quand ma barbe déjà blanchissante tombait sous les ciseaux : enfin elle m'a regardé, enfin elle est venue pour moi, [30] depuis que Galatée m'a quitté, et qu'Amaryllis me tient sous ses lois. Car, je te l'avouerai, tant que Galatée me retenait près d'elle, je n'avais ni l'espérance d'être libre, ni le soin d'augmenter mon épargne ; et quoiqu'il sortît de mes bergeries bon nombre de victimes, quoique ma main ne cessât de presser pour l'ingrate Mantoue le lait le plus savoureux de mes chèvres, [35] elle n'en revenait jamais chargée du plus modique métal.

### **Mélibée**

Je m'étonnais, ô Amaryllis, de t'entendre invoquer tristement les dieux ; je me demandais pour qui tu laissais pendre à leurs arbres les fruits mûrs. Tityre était absent de ces lieux ; c'est toi, Tityre, toi que ces pins eux-mêmes, ces fontaines, ces arbrisseaux redemandaient.

### **Tityre**

[40] Que faire ? je ne pouvais mieux sortir d'esclavage, ni connaître ailleurs des dieux aussi propices. C'est là, Mélibée, que j'ai vu ce jeune et divin mortel, pour qui douze fois l'année nos autels fumeront. À peine le suppliai-je, qu'il me répondit : [45] « Enfants, faites paître, comme devant, vos génisses ; rendez au joug vos taureaux. »

### **Mélibée**

Heureux vieillard, tes champs te resteront donc ! et ils sont assez étendus pour toi, quoique la pierre nue et le jonc fangeux couvrent partout tes pâturages. Des herbages inconnus ne nuiront pas à tes brebis pleines, [50] et le mal contagieux du troupeau voisin n'infectera pas le tien. Vieillard

fortuné ! là, sur les bords connus de tes fleuves, près de tes fontaines sacrées, tu respireras le frais et l'ombre. Ici l'abeille d'Hybla, butinant sur les saules en fleurs qui ceignent tes champs de leur verte clôture, [55] t'invitera souvent, par son léger murmure, à goûter le sommeil : et tandis que du haut de la roche l'émondeur poussera son chant dans les airs, tes chers ramiers ne cesseront de roucouler, la tourterelle de gémir, sur les grands ormeaux.

### **Tityre**

Aussi les cerfs légers paîtront dans les airs, [60] et les flots laisseront les poissons à sec sur les rivages ; le Parthe et le Germain, exilés et se cherchant l'un l'autre dans leur course errante, boiront, celui-là les eaux de l'Arare, celui-ci les eaux du Tigre, avant que l'image de ce dieu bienfaisant s'efface de mon coeur.

### **Mélibée**

Mais nous, tristes bannis, nous irons, les uns chez les Africains brûlés par le soleil, [65] les autres chez les Scythes glacés, en Crète, sur les bords de l'impétueux Oaxis, et jusque chez les Bretons, séparés du reste du monde. Ah ! me sera-t-il donné, après un long temps, de revoir la contrée de mes pères, mon pauvre toit couvert de gazon et de chaume, et d'admirer encore mon champ, mon royaume, et ses rares épis ? [70] Quoi ! c'est pour un soldat inhumain que j'ai tant cultivé ces guérets ! Le barbare aura ces moissons ! Voilà donc où la discorde a amené de malheureux citoyens ! Voilà pour qui nous avons ensemencé nos champs ! Ente donc, Mélibée, ente des poiriers, range tes vignes sur le coteau. Allez, mes chèvres, troupeau jadis heureux, allez : [75] je ne vous verrai plus, de loin couché dans un antre verdoyant, pendre aux flancs des roches buissonneuses. Je ne chanterai plus ; non, mes chèvres, vous n'irez plus, menées par moi, brouter le cytise en fleur et les saules amers.

### **Tityre**

Cependant tu peux, cette nuit, reposer avec moi [80] sur un lit de feuillage. J'ai des fruits savoureux, des châtaignes amollies par la flamme, un laitage abondant. Déjà les toits des hameaux fument au loin, et les ombres grandissantes tombent des hautes montagnes.

## Eglogue 2

---

[1] Le berger Corydon brûlait pour le bel Alexis, les délices de son maître, et il n'avait pas ce qu'il espérait. Seulement il venait tous les jours sous les cimes ombreuses des hêtres épais ; là, seul, [5] sans art, il jetait aux monts, aux forêts cette plainte perdue :

« O cruel Alexis, tu dédaignes mes chants, tu n'es point touché de ma peine ; à la fin, tu me feras mourir. Voici l'heure où les troupeaux cherchent l'ombre et le frais ; où les vertes ronces cachent les lézards ; [10] où Thestylis broie l'ail et le serpolet odorants, pour les moissonneurs accablés des feux dévorants de l'été.

Et moi, attaché à la trace de tes pas, je n'entends plus autour de moi que les buissons qui retentissent, sous un soleil ardent, des sons rauques des cigales. Ne m'eût-il pas été moins dur de supporter les tristes colères [15] et les superbes dédains d'Amaryllis ? Que n'aimé-je Ménalque, quoiqu'il soit brun, quoique tu sois blanc ?

O bel enfant, ne compte pas trop sur la couleur : on laisse le blanc troène, on cueille la noire airelle. Tu me méprises. Alexis, et tu n'as souci de savoir qui je suis, [20] combien je suis riche en troupeaux, combien en blanc laitage. Mille brebis paissent pour moi sur les monts de Sicile ; l'été, l'hiver, le lait nouveau ne me manque pas. Je chante les airs que chantait, quand il appelait ses troupeaux, Amphion de Thèbes sur le haut Aracynthe. [25] Je ne suis pas si affreux ; je me suis vu naguère sur le rivage, dans la mer calme et unie ; et si le miroir des eaux ne nous trompe jamais, je ne craindrais pas, te prenant pour juge, Daphnis pour la beauté.

O qu'il te plaise seulement d'habiter avec moi ces pauvres campagnes, et nos humbles chaumières ; de percer les daims, [30] et de chasser devant toi, avec la verte houlette, la bande pressée de nos chevreaux. Avec moi dans les forêts tu imiteras Pan sur tes pipeaux. Pan le premier a enseigné à joindre ensemble par la cire plusieurs chalumeaux ; Pan protège et les brebis et les bergers. Ne crains pas de blesser avec la flûte ta lèvre délicate : [35] pour apprendre mes airs, que ne faisait pas Amyntas ? J'ai

une flûte formée de sept tuyaux d'inégale hauteur, qu'autrefois Daméτας m'a donnée en propre : en mourant il me dit : « Tu es le second qui l'aies. » Ainsi dit Daméτας ; Amyntas n'en fut-il pas sottement envieux ?

[40] De plus, j'ai trouvé au fond d'un périlleux ravin deux petits chevreuils tachetés de blanc ; chaque jour ils épuisent les mamelles de deux brebis : je les garde pour toi. Il y a longtemps que Thestylis me presse de les lui amener ; et elle les aura, puisque tu n'as que du dédain pour mes présents.

[45] Viens, ô bel enfant ! Voici les nymphes qui t'apportent des lis à pleines corbeilles ; pour toi une blanche naïade cueillant de pâles violettes, les plus hauts pavots, et le narcisse, les joint aux fleurs odorantes de l'anet ; pour toi entremêlant la case et mille autres herbes suaves, [50] elle peint la molle airelle des couleurs jaunes du souci. Moi-même je cueillerai les blanches pommes du coing au tendre duvet, et des châtaignes, qu'aimait mon Amaryllis : j'y joindrai la prune vermeille ; elle aussi sera digne de te plaire. Et vous aussi, lauriers, myrtes si bien assortis, je vous cueillerai, [55] puisqu'ainsi rassemblés vous confondez vos suaves odeurs.

Tu es sot, Corydon ; Alexis ne veut pas de tes présents ; et si les tiens le disputaient à ceux d'Iolas, Iolas ne te céderait pas. Malheureux, qu'ai-je dit ? Je suis perdu d'amour ; j'ai déchaîné l'Auster sur les fleurs, j'ai lancé le sanglier fangeux dans les claires fontaines. [60] Ah ! qui fuis-tu, insensé ? Les dieux aussi ont habité les forêts ; le Troyen Pâris était berger. Que Pallas aime les hauts remparts qu'elle a bâtis : nous, que les bois nous plaisent par-dessus tout. La lionne à l'oeil sanglant cherche le loup ; le loup, la chèvre ; la chèvre lascive, le cytise en fleurs : [65] et toi, Corydon te cherche, ô Alexis ! chacun suit le penchant qui l'entraîne. Vois, les boeufs ramènent le soc levé de la charrue ; et le soleil, qui descend, double les ombres croissantes : et moi je brûle encore — Est-il quelque répit à l'amour ?

Ah ! Corydon, Corydon, quelle démence est la tienne ? [70] La vigne, unie à cet ormeau touffu, reste à demi-taillée : que ne prépares-tu plutôt quelque ouvrage utile à tes champs ? que ne tresses-tu le jonc et le flexible osier ? Tu trouveras un autre Alexis, si cet Alexis te dédaigne.



## Eglogue 3

---

### Ménalque, Daméas, Palémon

#### Ménalque

[1] Dis-moi, Daméas, à qui ce troupeau ? à Mélibée ?

#### Daméas

Non ; il est à Égon, qui depuis peu me l'a confié.

#### Ménalque

O troupeau toujours malheureux ! pendant que le jaloux Égon languit auprès de Nééra, et tremble qu'elle ne me préfère à lui, [5] ici un gardien mercenaire trait deux fois par heure ses brebis, épuise les mères, dérobe le lait aux agneaux.

#### Daméas

Souviens-toi de ménager un peu plus tes reproches. On sait aussi de tes aventures — quand tes boucs te regardèrent de travers... et certain antre consacré aux nymphes... Mais les nymphes en rirent ; elles sont si indulgentes !

#### Ménalque

[10] Est-ce quand elles me virent couper d'une faux envieuse les arbustes et les vignes nouvelles de Mycon ?

#### Daméas

« Non, c'est quand près de ces vieux hêtres tu brisas l'arc et les chalumeaux de Daphnis. Méchant, quand tu vis qu'on les donnait à cet enfant, tu en eus tant de dépit, [15] que si tu ne lui avais fait quelque mal, tu serais mort.

#### Ménalque

Que feront les maîtres, si des esclaves, des fripons sont si osés ? Ne t'ai-je pas vu, scélérat, dérober traîtreusement un chevreau à Damon ? Mais Lycisque aboya de toutes ses forces ; et comme je criais : « Où s'esquive le larron ? [20] Tityre, rassemble ton troupeau » ; toi, tu te cachais derrière les joncs.

**Damétas**

Que Damon ne me donnait-il le chevreau, prix de la victoire que ma flûte avait remportée sur la sienne ? Si tu l'ignores, ce chevreau était à moi ; Damon en convenait lui-même : mais, à l'entendre, il ne pouvait me le donner.

**Ménalque**

[25] Toi, vainqueur de Damon ! As-tu seulement jamais eu une flûte à sept tuyaux, ignorant, qui n'as jamais su que jeter au vent, dans les carrefours, de misérables airs tirés d'un aigre chalumeau ?

**Damétas**

Eh bien ! veux-tu que tour à tour nous nous éprouvions dans le chant ? Tu vois cette génisse ; ne va pas la dédaigner : [30] deux fois elle se laisse traire, et elle nourrit encore deux veaux : ce sera mon gage. Dis le tien, et nous combattons.

**Ménalque**

Je n'oserais rien risquer avec toi de mon troupeau. J'ai, tu le sais, un père ; j'ai une injuste marâtre, deux fois par jour ils comptent mon troupeau, l'un les brebis, l'autre les chevreaux, [35] Mais j'ai à te proposer, puisque tu es assez fou pour me défier, un prix (toi-même tu l'avoueras) bien au-dessus du tien : ce sont deux coupes de hêtre que sculpta la main divine d'Alcimédon. Une vigne ciselée à l'entour y revêt gracieusement de ses souples rameaux les raisins épandus du pâle lierre. [40] Dans le fond d'une de ces coupes est la figure de Conon : et quelle est donc l'autre ? ... Dis-moi le nom de cet homme qui, par des lignes tracées, a décrit tout le globe de la terre habitée, a marqué le temps de la moisson, le temps propre à la charrue recourbée. Je n'ai pas encore approché ces vases de mes lèvres ; je les garde précieusement enfermés,

**Damétas**

J'ai, comme toi, du même Alcimédon, deux coupes, [45] où il a fait s'entrelacer aux deux anses la molle acanthe : au fond, il a gravé l'image d'Orphée, que suivent les forêts émues : mes lèvres non plus n'en ont pas touché le bord ; et je les garde soigneusement. Mais, auprès de ma génisse, ces coupes ne valent pas qu'on les vante.

**Ménalque**

Tu ne m'échapperas pas aujourd'hui ; toutes les conditions que tu voudras, je les tiens. [50] Que celui qui vient vers nous nous écoute seulement. C'est Palémon.

Je saurai bien t'empêcher à jamais de provoquer qui que ce soit.

**Damétas**

Allons, commence, si tu veux : je ne me ferai pas attendre. Je n'ai pas de juge à écarter. Toi, Palémon, notre voisin, il ne s'agit pas de peu de chose ; laisse-toi pénétrer par nos chants.

**Palémon**

[55] Chantez, enfants, puisque nous sommes assis sur l'herbe tendre. C'est le moment où les champs, les arbres, où tout enfante, où les forêts reverdissent, où l'année est la plus belle. Commence, Damétas ; toi, Ménalque, tu répondras. Vous chanterez tour à tour ; les Muses aiment les chants alternés.

**Damétas**

[60] Jupiter est le commencement de tout ; tout est plein de Jupiter. C'est par lui que nos champs sont fertiles ; il veut bien aimer mes vers.

**Ménalque**

Et moi je suis aimé de Phébus ; j'ai toujours des présents que je réserve à Phébus, le laurier, et l'hyacinthe suave et pourprée.

**Damétas**

Galatée me jette une pomme, la folâtre jeune fille ! [65] et fuit vers les saules ; et avant de se cacher, désire être vue.

**Ménalque**

Mais il vient de lui-même s'offrir à moi, mon Amyntas, ma flamme : Délie n'est pas maintenant plus connue de mes chiens.

**Damétas**

J'ai des présents tout prêts pour ma Vénus car j'ai remarqué un endroit où des ramiers ont fait leur nid.

**Ménalque**

[70] J'ai cueilli (c'est tout ce que j'ai pu) dix pommes d'or choisies, je les ai envoyées au rustique enfant que j'aime : demain je lui en enverrai dix autres.

**Damétas**

O que de mots tendres m'a souvent dits ma Galatée ! Vents, n'en portez-vous rien aux oreilles des dieux ?

**Ménalque**

Que me sert, Amyntas, que dans ton âme tu ne me méprises point, [75] si, tandis que tu poursuis les sangliers, moi je garde les filets ?

**Damétas**

Iollas, envoie-moi Phyllis ; c'est mon jour natal : toi, quand je sacrifierai une génisse pour mes moissons, viens toi-même.

**Ménalque**

J'aime Phyllis plus que toutes les autres ; car elle a pleuré de me voir partir, et elle m'a dit longtemps : Adieu, adieu, bel Iollas.

**Damétas**

[80] Le loup est funeste aux bergeries, les pluies aux moissons mûres, les vents aux arbres ; à moi les colères d'Amaryllis.

**Ménalque**

L'eau est douce aux champs ensemencés, l'arboisier aux chevreaux sevrés, le saule pliant aux brebis pleines ; à moi le seul Amyntas.

**Damétas**

Pollion aime ma muse, toute rustique qu'elle est. [85] Déesses du Permesse, nourrissez une génisse pour le poète qui lit ses vers.

**Ménalque**

Pollion fait lui-même des vers vraiment nouveaux. Muses, nourrissez pour lui un jeune taureau, qui déjà menace de la corne et qui fasse en bondissant voler la poussière.

**Damétas**

Que celui qui t'aime, Pollion, arrive où il se réjouit de te voir parvenu ; que le miel coule pour lui ; que pour lui le buisson épineux produise l'amome.

**Ménalque**

[90] Que celui qui ne hait point Bavius aime tes vers, ô Mévius ! qu'il s'en aille

atteler des renards et traire des boucs !

**Damétas**

Vous qui cueillez des fleurs et les fraises qui naissent à terre, fuyez d'ici, enfants ; un froid serpent est caché sous l'herbe.

**Ménalque**

Prenez garde, mes brebis, d'aller plus avant ; [95] la rive n'est pas sûre : le bélier sèche encore sa toison.

**Damétas**

Tityre, éloigne du fleuve mes chèvres : moi-même, quand il en sera temps, je les laverai toutes à la fontaine.

**Ménalque**

Enfants, abritez vos brebis : si la chaleur vient à tarir leur lait, comme ces jours passés, nos mains presseront en vain leurs mamelles.

**Damétas**

[100] Hélas ! que mon taureau est maigre dans ces gras pâturages ! Le même amour tue et le troupeau et le pasteur.

**Ménalque**

Mes brebis (ce n'est pas l'amour qui en est cause) sont maigres à laisser voir leurs os. Je ne sais quel regard fascine mes tendres agneaux.

**Damétas**

Dis-moi, et tu seras pour moi un Apollon, en quel endroit de la terre [105] l'espace du ciel n'a pas plus de trois coudées d'étendue.

**Ménalque**

Dis dans quelle contrée naissent des fleurs sur lesquelles sont écrits des noms de rois ; et Phyllis est à toi, à toi seul.

**Palémon**

Il ne m'appartient pas de prononcer entre vous dans une si grande lutte. Lui et toi vous avez mérité une génisse, vous et tout berger [110] qui chantera les redoutables douceurs ou les amers soucis de l'amour. Fermez la source,

enfants ; les prairies sont abreuvées.

## Eglogue 4

---

[1] Muses de Sicile, élevons un peu nos chants. Les buissons ne plaisent pas à tous, non plus que les humbles bruyères. Si nous chantons les forêts, que les forêts soient dignes d'un consul.

Il s'avance enfin, le dernier âge prédit par la Sibylle : [5] je vois éclore un grand ordre de siècles renaissants. Déjà la vierge Astrée revient sur la terre, et avec elle le règne de Saturne ; déjà descend des cieus une nouvelle race de mortels. [10] Souris, chaste Lucine, à cet enfant naissant ; avec lui d'abord cessera l'âge de fer, et à la face du monde entier s'élèvera l'âge d'or : déjà règne ton Apollon. Et toi, Pollion, ton consulat ouvrira cette ère glorieuse, et tu verras ces grands mois commencer leur cours. Par toi seront effacées, s'il en reste encore, les traces de nos crimes, et la terre sera pour jamais délivrée de sa trop longue épouvante. [15] Cet enfant jouira de la vie des dieux ; il verra les héros mêlés aux dieux ; lui-même il sera vu dans leur troupe immortelle, et il régira l'univers, pacifié par les vertus de son père.

Pour toi, aimable enfant, la terre la première, féconde sans culture, prodiguera ses dons charmants, çà et là le lierre errant, le baccar [20] et le colocase mêlé aux riantes touffes d'acanthé. Les chèvres retourneront d'elles-mêmes au bercail, les mamelles gonflées de lait ; et les troupeaux ne craindront plus les redoutables lions : les fleurs vont éclore d'elles-mêmes autour de ton berceau, le serpent va mourir ; [25] plus d'herbe envenimée qui trompe la main ; partout naîtra l'amome d'Assyrie.

Mais aussitôt que tu pourras lire les annales glorieuses des héros et les hauts faits de ton père, et savoir ce que c'est que la vraie vertu, on verra peu à peu les tendres épis jaunir la plaine, le raisin vermeil pendre aux ronces incultes [30] et, jet de la dure écorce des chênes le miel dégoutter en suave rosée. Cependant il restera quelques traces de la perversité des anciens jours : les navires iront encore braver Thétis dans son empire ; des murs ceindront les villes ; le soc fendra le sein de la terre. Il y aura un autre Typhis, un autre Argo portant [35] une élite de héros : il y aura même d'autres combats ; un autre Achille sera encore envoyé contre un nouvel

Ilion.

Mais sitôt que les ans auront mûri ta vigueur, le nautonier lui-même abandonnera la mer, et le pin navigateur n'ira plus échanger les richesses des climats divers ; toute terre produira tout. [40] Le champ ne souffrira plus le soc, ni la vigne la faux, et le robuste laboureur affranchira ses taureaux du joug. La laine n'apprendra plus à feindre des couleurs empruntées : mais le bélier lui-même, paissant dans la prairie teindra sa blanche toison des suaves couleurs de la pourpre ou du safran ; [45] et les agneaux, tout en broutant l'herbe, se revêtiront d'une vive et naturelle écarlate. Filez, filez ces siècles heureux, ont dit à leurs légers fuseaux les Parques, toujours d'accord avec les immuables destins.

Grandis donc pour ces magnifiques honneurs, cher enfant des dieux, glorieux rejeton de Jupiter ; [50] les temps vont venir.

Vois le monde s'agiter sur son axe incliné ; vois la terre, les mers, les cieux profonds, vois comme tout tressaille de joie à l'approche de ce siècle fortuné. Oh ! s'il me restait d'une vie prolongée par les dieux quelques derniers jours, et assez de souffle encore pour chanter tes hauts faits, [55] je ne me laisserais vaincre sur la lyre ni par le Thrace Orphée, ni par Linus, quoique Orphée ait pour mère Calliope, Linus le bel Apollon pour père. Pan lui-même, qu'admire l'Arcadie, s'il luttait avec moi devant elle, Pan lui-même s'avouerait vaincu devant l'Arcadie.

[60] Enfant, commence à connaître ta mère à son sourire : que de peines lui ont fait souffrir pour toi dix mois entiers ! Enfant, reconnais-la : le fils à qui ses parents n'ont point souri n'est digne ni d'approcher de la table d'un dieu, ni d'être admis au lit d'une déesse.



## Eglogue 5

---

### Ménalque, Mopsus

#### Ménalque

[1] Pourquoi, Mopsus, puisque nous nous rencontrons ici, toi qui sais enfler le chalumeau léger, et moi chanter des vers, ne nous asseyons-nous pas au milieu de ces ormes, entremêlés de coudriers ?

#### Mopsus

Tu es le plus âgé de nous deux, Ménalque ; il est juste que je t'obéisse ; soit que nous nous reposions sous ces ombrages changeants que remuent les zéphyr, [5] soit que nous nous retirions plutôt dans cet antre. Vois comme la vigne sauvage y étale ses grappes éparses.

#### Ménalque

Sur nos montagnes le seul Amyntas te le disputerait pour le chant.

#### Mopsus

Lui ! ne voudrait-il pas l'emporter sur Phébus lui-même ?

#### Ménalque

[10] Commence, Mopsus, et chante-nous ce que tu sais des amours de Phyllis, des louanges d'Alcon, ou de la querelle de Codrus : commence ; Tityre gardera nos chevaux paissant dans la prairie.

#### Mopsus

J'ai d'autres vers que je gravai l'autre jour sur la verte écorce d'un hêtre, les chantant, les traçant tour à tour. J'aime mieux les essayer devant toi : [15] après cela dis à Amyntas de me le disputer encore.

#### Ménalque

Autant que le saule pliant cède au pâle olivier, l'humble lavande au rosier pourpre, autant, à mon avis, Amyntas cède à Mopsus. C'en est assez, enfant ; nous voici dans l'antre.

**Mopsus**

[20] Une mort cruelle avait ravi Daphnis à la lumière ; les nymphes le pleuraient : coudriers, claires ondes, vous fûtes témoins de leur douleur, lorsque, tenant embrassé le misérable corps de son fils, une mère désolée accusait la rigueur et des dieux et des astres.

Dans ces jours, ô Daphnis, aucun berger ne mena ses boeufs, au sortir des pâtis, [25] se désaltérer dans les fraîches rivières ; ses troupeaux ne goutèrent même pas de l'eau des fleuves, ne touchèrent pas à l'herbe des prés. Les lions mêmes de la Libye, ô Daphnis, ont gémi de ta mort ; les sauvages monts, les forêts nous le redisent encore. C'est Daphnis qui nous apprit à atteler au char les tigres d'Arménie ; [30] Daphnis qui nous apprit à conduire les chœurs de Bacchus, à enlacer de pampres gracieux de souples baguettes. Comme la vigne est la parure des arbres, les raisins de la vigne ; comme le taureau est l'orgueil du troupeau, les moissons l'ornement des grasses campagnes ; de même, ô Daphnis, tu l'étais de nos bergeries. Depuis que les destins t'ont enlevé, [35] Palès elle-même, Apollon aussi a quitté nos champs. Souvent dans ces sillons à qui nous avons confié des grains superbes, il ne croît plus que la triste ivraie et toutes les herbes stériles ; à la place de la douce violette, du narcisse pourpré, s'élèvent le chardon, et la ronce aux épines aiguës.

[40] Jonchez la terre de feuillage, bergers ; couvrez ces fontaines d'ombrages entrelacés : Daphnis veut qu'on lui rende ces honneurs. Élevez-lui un tombeau, et gravez-y ces vers :

« Je suis ce Daphnis connu dans les forêts et jusques aux astres,  
berger d'un beau troupeau, moins beau que le berger. »

**Ménalque**

[45] Tes chants, divin poète, sont pour nous ce que le sommeil sur le gazon est aux membres fatigués, ce qu'au milieu des ardeurs de l'été l'eau jaillissante d'un ruisseau est à celui qui y étanche sa soif. Ce n'est pas seulement sur les pipeaux, c'est encore pour la voix, que tu égales ton maître ; heureux enfant, tu seras le premier après lui ! [50] Cependant je veux à mon tour te chanter, comme je pourrai, quelques-uns de mes vers ; à mon tour je veux élever ton cher Daphnis jusqu'aux astres, oui, jusqu'aux astres ; moi aussi Daphnis m'aima.

**Mopsus**

Est-il un don plus grand pour moi ? Le triste enfant est bien digne d'être chanté par toi : [55] il y a longtemps que Stimichon m'a vanté les vers que t'inspira Daphnis.

**Ménalque**

Daphnis, dans les splendeurs de la céleste lumière, admire le seuil de l'Olympe, son nouveau séjour ; il voit sous ses pieds les nuages, et les astres. Aussi quels vifs transports en ressentent et les forêts, et les campagnes, et Pan, et les bergers, et les jeunes Dryades !

[60] Le loup ne songe plus à tendre des pièges aux troupeaux, le chasseur à surprendre les cerfs dans ses traîtres lacs ; le bon Daphnis aime la paix. Les monts incultes eux-mêmes en poussent jusqu'aux astres des cris de joie ; les rochers même et les buissons prennent une voix pour dire : « C'est un dieu, Ménalque, c'est un dieu ! »

[65] Sois-nous propice et favorable, ô Daphnis : voici quatre autels ; deux fument pour toi, Daphnis, deux pour Apollon. Tous les ans je t'offrirai deux coupes où écumera un lait nouveau, deux cratères pleins du jus savoureux de l'olive : Bacchus surtout égayera nos rustiques festins ; [70] et, l'hiver, à la flamme du foyer, l'été, à l'ombre des bois, je verserai à flots dans nos coupes un vin de Chio, nouveau nectar pour moi. Damétas et Égon chanteront tour à tour, et Alphésibée imitera la danse légère des Satyres. Tels seront à jamais tes honneurs, ô Daphnis ! et quand nous célébrerons la fête solennelle des nymphes, [75] et quand nous promènerons les victimes autour de nos champs. Tant que le sanglier aimera le sommet des montagnes, les poissons l'eau des fleuves ; tant que l'abeille se nourrira de thym, la cigale de rosée, ton nom, ta gloire et tes vertus vivront dans nos coeurs. Comme à Bacchus et à Cérès, [80] les laboureurs t'adresseront leurs vœux tous les ans ; et toi aussi tu les lieras par leurs vœux.

**Mopsus**

Quels dons, Ménalque, quels dons puis-je t'offrir, en retour de pareils chants ? Non, le souffle naissant de l'auster, le doux bruit des flots qui vont battre la rive ne me charment pas autant, ni les fleuves qui courent entre les rochers murmurants des vallées.

**Ménalque**

[85] Reçois de moi d'abord ce frêle chalumeau : Il m'apprit à chanter :

« Corydon brûlait pour le bel Alexis. » Il m'apprit à chanter : « À qui ce troupeau ? Est-ce à Mélibée ? »

### **Mopsus**

Et toi, Ménalque, prends cette houlette, [90] précieuse par ses noeuds égaux, et où brille l'airain. Antigène, tout aimable qu'il était alors, me l'a souvent, mais en vain demandée.

## Eglogue 6

---

[1] Ma muse la première a daigné redire, en se jouant, les vers du poète de Syracuse, et n'a pas rougi d'habiter les forêts. J'allais chanter les rois et les combats, quand Apollon, me tirant l'oreille, me dit : « Tityre, un berger [5] doit faire paître ses grasses brebis, et chanter de petits airs champêtres. » Je vais donc, puisque assez d'autres, ô Varus, diront à l'envi tes louanges et peindront les tristes guerres, je vais essayer un air champêtre sur mon chalumeau léger : un dieu me l'ordonne ainsi. Mais ces humbles vers, ô Varus, [10] si quelqu'un les lit et qu'ils le charment, il entendra nos bruyères, il entendra nos bois résonner de ton nom. Est-il rien de si agréable à Phébus, que la page qui s'est décorée du nom de Varus ?

Muses, continuez. Chromis et Mnasyte, deux bergers, deux enfants, trouvèrent un jour Silène endormi dans un antre. [15] Il avait, comme toujours, les veines enflées du vin de la veille. Sa couronne tombée de sa tête était loin de lui, et de sa main, qui en avait usé l'anse, pendait encore un vase pesant. Souvent le vieillard leur avait fait espérer ses chants ; toujours il les avait trompés : ils se jettent sur lui, et le lient avec ses propres guirlandes. [20] Églé survient ; Églé, la plus belle des nymphes, encourage les timides bergers et leur prête secours ; et, au moment que le vieillard ouvre les yeux, elle lui rougit le front et les tempes du jus sanglant de la mûre. Lui, riant du badinage : « Pourquoi ces noeuds, enfants ? leur dit-il. Dégagez-moi ; c'est assez d'avoir pu me surprendre. [25] Les chants que vous voulez de moi, vous allez les entendre : à vous mes chants ; à celle-ci je réserve une autre récompense. » Il dit ; il va chanter. Alors vous eussiez vu les Faunes et les bêtes sauvages accourir en cadence et se jouer autour de lui, et les chênes eux-mêmes balancer leurs cimes émues. Les rochers du Parnasse ne se réjouissent pas autant des accents d'Apollon ; [30] le Rhodope et l'Ismare n'admirent pas autant Orphée.

Silène chanta comment s'étaient pressés, confondus dans le vide immense, les éléments de la terre, de l'air, de la mer, et du feu liquide ; comment ils donnèrent naissance à toute chose, comment le monde encore tendre se forma de ces germes féconds ; [35] comment le sol commença à durcir, et à se séparer des eaux reçues dans le sein des mers ; comment la matière

revêtit peu à peu des formes diverses. Il dit les premiers feux du soleil, et la terre étonnée de le voir luire ; les nuages montant au plus haut des airs et retombant en pluies, les jeunes forêts levant leurs fronts sauvages, [40] et les animaux errant en petit nombre sur les monts inconnus.

Il dit les pierres jetées par Pyrrha, le règne de Saturne, les vautours du Caucase, et le vol de Prométhée ; Hylas perdu sous l'onde, et qu'appelaient en vain ses compagnons ; Hylas, Hylas, que redemandait au loin la rive. [45] Heureuse, hélas ! s'il n'y eût jamais eu de troupeaux, Pasiphaé, il plaint ton déplorable amour pour un taureau blanc comme la neige. Ah ! vierge infortunée, quel délire t'a emportée ! Les Proétides remplirent les campagnes de faux beuglements ; mais aucune d'elles ne s'abandonna [50] aux honteux hyménées des troupeaux, quoiqu'elles craignissent le joug pour leur tête, et que souvent elles cherchassent des cornes sur leur front uni. Ah ! malheureuse amante, tu erres maintenant sur les montagnes ; et lui, couché sur la molle hyacinthe, où s'étale la blancheur de ses flancs, il rumine de vertes herbes sous l'ombre noire d'une yeuse, [55] ou poursuit quelque génisse dans un grand troupeau. Fermez, nymphes de Crète, fermez les issues des forêts ! peut-être s'offriront à mes yeux les traces vagabondes du taureau que j'aime ; peut-être aussi que, charmé par les verts pâturages, ou que suivant un troupeau, [60] quelque génisse l'attire vers les étables de Gortyne. Alors il chante la jeune fille éblouie des pommes d'or du jardin des Hespérides ; il enveloppe d'une écorce amère et moussue les soeurs de Phaéton, s'élevant de la terre dans les airs en hauts peupliers.

Il chante Gallus, errant sur les bords du Permesse : [65] il dit comment une des neuf soeurs le conduisit sur le sommet de l'Hélicon, et comment devant lui se leva tout le choeur d'Apollon ; comment le berger Linus, le front couronné de fleurs et d'ache amère, lui dit d'une voix divine : « Reçois des mains des Muses ces chalumeaux, [70] qu'elles donnèrent autrefois au vieillard d'Ascrea ; quand il en tirait des accords, les ormes émus, descendaient des montagnes. Dis-nous sur ces chalumeaux les origines de la forêt de Grynée ; et que, chanté par toi, il n'y ait aucun bois sacré dont Apollon se glorifie davantage. »

Que ne chanta pas Silène ? Il dit les fureurs de Scylla, fille de Nisus ; [75] le :

monstres aboyants qui entouraient ses flancs d'albâtre d'une horrible ceinture ; comment elle tourmenta les vaisseaux d'Ulysse, précipita ses compagnons tremblants dans l'abîme profond des mers, hélas ! et les livra à la dent dévorante de ses chiens. Il dit Térée et sa triste métamorphose, quels funestes mets lui prépara Philomèle ; [80] comment, nouvel oiseau, il s'enfuit dans les déserts ; comment, avant de fuir, le malheureux voltigea au-dessus de son palais.

Enfin, tous les beaux chants d'Apollon qu'écoula jadis l'Eurotas ravi, et qu'il fit retenir à ses lauriers, Silène les redit ; et les échos des vallons les renvoient jusqu'aux astres. [85] Mais Vesper, se levant, ordonne aux deux bergers de pousser vers l'étable leurs brebis rassemblées, et de les compter, et l'Olympe voit à regret s'avancer la nuit.



**Virgile: Oeuvres complètes**  
(Nouvelle édition augmentée)

Acheter l'intégralité du livre :





## Table des matières

ARVENSA ÉDITIONS	2
NOTE DE L'ÉDITEUR	3
LISTE DES TITRES	4
INTRODUCTION AUX OEUVRES DE VIRGILE	6
Présentation	7
LES BUCOLIQUES	16
Présentation	17
Table des matières	18
Eglogue I	20
Eglogue 2	23
Eglogue 3	25
Eglogue 4	31
Eglogue 5	33
Eglogue 6	37